NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 N° 7 1959

Recherche de la signification véritable du terme «spéculatif»

Servais-Théodore PINCKAERS (o.p.)

p. 673 - 695

https://www.nrt.be/it/articoli/recherche-de-la-signification-veritable-du-terme-speculatif-1922

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Recherche de la signification véritable du terme « spéculatif »

C'est aux mots *spéculatif, spéculation,* que nous voudrions consacrer ces pages dans l'intention de leur restituer un peu de la richesse de signification dont ils jouissaient autrefois, pour corriger le mépris injuste où on les tient trop communément aujourd'hui et prévenir des erreurs graves d'interprétation des textes anciens, spécialement thomistes, auxquelles expose une lecture superficielle ; on ne tient pas toujours assez compte du gauchissement subrecptice, de l'appauvrissement de signification vitale que ces mots d'autrefois ont subis dans les langues modernes et dans leur milieu de pensée. L'écho de ces termes dans notre esprit n'est plus du tout celui qu'il éveillait au moyen âge et chez les anciens.

I. SIGNIFICATION ACTUELLE DE « SPÉCULATIF »

Notre attention dans cette étude portera moins sur la définition conceptuelle du mot que sur le sens spontané qu'il revêt, sur sa qualité et son intensité d'évocation pour notre sentiment, dans le cadre de notre mentalité, de nos formes d'esprit modernes.

Sens premier de spéculatif.

Quels sont donc les principaux traits de l'histoire du mot *spéculatif* dans la langue française? *Spéculatif* a d'abord hérité de la langue latine un sens pur, sans la moindre nuance péjorative : il a qualifié l'action d'observer attentivement ; on parlait de la spéculation des astres ; puis une recherche de l'esprit animée du seul désir de connaître, de découvrir des vérités intellectuelles, en dehors de tout but utilitaire. C'est ainsi que l'on distingue des sciences spéculatives comme une spéculation mathématique, philosophique, et des sciences pratiques, telles la morale et les techniques. Cette distinction reprend

celle que mettait la tradition aristotélicienne entre intellect spéculatif et intellect pratique, sciences spéculatives et sciences pratiques. Bossuet dira de Louis de Bourbon : « Il n'y avait homme excellent ou dans quelque spéculation ou dans quelque ouvrage qu'il n'entretînt. »

Dans cette conception la primauté est traditionnellement accordée au spéculatif sur le pratique ; celui-ci se place au service de la spéculation spirituelle regardée comme la plus haute activité de l'homme.

L'opposition des esprits spéculatifs et des esprits pratiques.

Il s'est ensuite opéré un glissement de perspectives et de significations dû à diverses causes. La mentalité moderne, française en particulier, a adopté un point de vue sur les choses et sur l'homme que l'on peut qualifier de subjectif, psychologique, synthétique et concret, à la différence de la perspective, objective, ontologique, analytique et universalisante des civilisations anciennes et du moyen âge. Le français inclinera à nommer les choses telles qu'il les sent, comme elles lui apparaissent, et non plus telles qu'elles sont en elle-mêmes indépendamment du sentiment de celui qui les voit. Il perçoit les choses par leur reflet dans l'homme et les nomme ainsi. *Spéculatif* et *pratique* qui désignaient autrefois des parties de l'esprit, des sciences analytiquement distinctes, mais concrètement coexistantes et coordonnées dans l'homme réel, en sont venus à qualifier l'homme tout entier. Chez l'un domine l'inclination à la spéculation, chez l'autre l'intérêt pour les choses pratiques, et, puisqu'il s'agit ici de traits de caractère affectant la conduite entière, le spéculatif sera celui qui donne le pas à la spéculation dans toute son activité, même dans le domaine de l'action, politique, morale ou technique, tandis que le « pratique » incline à se désintéresser de tout ce qui est la spéculation pour s'occuper seulement d'efficacité pratique jusqu'à n'accorder de crédit qu'à la connaissance née de l'expérience des choses pratiques, jusqu'à tout juger selon l'unique critère de l'utilité et de l'efficacité.

La Bruyère notera « la différence des esprits des hommes qui fait goûter aux uns les choses de la spéculation, et aux autres celles de la pratique ». On opposera les politiques de cabinet, les spéculatifs, aux politiques formés par l'expérience. Bossuet écrira : « Ne pensez pas que j'imite ces politiques spéculatifs qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois et composent sans instruction les annales de leur siècle ». Condorcet marquera plus fortement encore l'antagonisme : « Le dégoût de tout ce qui n'est que spéculation est la suite presque nécessaire de l'habitude de s'occuper des affaires publiques ».

Sur ce plan, *spéculatif* et *pratique* ne se distinguent plus simplement comme deux coupes analytiques dans l'homme, dans ses facultés, dans son activité, coordonnées et coexistantes dans la réalité,

mais ils s'opposent comme deux tempéraments contraires, qui s'excluent mutuellement, car en ce sens, on ne peut guère être en même temps un spéculatif et un pratique. Spéculatif tend à désigner celui qui s'intéresse à la seule spéculation sans tenir compte de la pratique, qui vit dans le monde des pures idées, des constructions abstraites, sans assez considérer, sans même plus apercevoir la réalité singulière et concrète; l'homme pratique, lui, concentre toute son attention sur la vie matérielle avec une méfiance marquée pour tout ce qui a couleur de spéculation.

Parallèlement le langage du « spéculatif » ne nommera de la chose que son idée, exprimée dans sa définition, abstraction faite de tout le halo de sentiments que forme la réaction du sujet devant la réalité et des « accidents » sensibles et singuliers, qui affectent la chose concrète pour constituer sa première apparence, comme son vêtement. La connaissance spéculative apparaîtra ainsi froide, insensible et dure, une connaissance de tête qui ne parle pas au cœur, une pure idée qui ne peut produire une réaction forte, d'amour ou de haine, de désir ou de crainte. C'est une connaissance a-passionnelle, comme on l'acquiert dans les écoles théologiques ou philosophiques; elle n'est pas née de l'expérience vivante des choses; elle est une science mal digérée, dirait-on, imparfaitement assimilée, et ne produit pas les fruits de vie qu'on en pourrait attendre. Cette connaissance formée d'idées abstraites qui prétendent descendre en souveraines jusque dans la vie concrète des hommes pour la régir, apparaît inévitablement comme un étau qui veut enserrer dans des limites trop étroites la spontanéité créatrice de la vie humaine. On lui opposera une connaissance intuitive, née au contact de la réalité humaine et de ses problèmes, éprouvée au feu de l'action, une connaissance qui part du cœur. C'est dans ce sens que Nicole écrivait : « Ils savaient par sentiment... ce que nous ne savons que par des connaissances froides et spéculatives ».

L'opposition de la science spéculative et de la science expérimentale.

L'opposition du spéculatif et du pratique s'est accentuée encore à la suite de la modification de l'idéal scientifique opérée par l'élaboration des méthodes expérimentales. D'un idéal de contemplation d'une vérité spirituelle, on est passé à un idéal de connaissance en continuel progrès portant sur la réalité expérimentale, le monde phénoménal atteint par la seule expérience sensible de plus en plus développée. C'était là une transformation radicale des perspectives sur le monde et la science : on ne reconnaît plus guère comme réel que ce qui tombe sous l'expérience des sens, que l'on peut toucher, voir, mesurer, compter, expérimenter, organiser selon les lois déterminan-

tes ainsi découvertes. Par contre-coup la spéculation apparemment construite sur une base expérimentale très limitée et fragile, comme un énorme édifice sur un fondement dérisoire, la spéculation est rejetée hors du domaine expérimental dans le monde des idées pures que l'on concevra comme non-expérimental et même comme purement imaginaire au fur et à mesure que prend vigueur la perception du réalisme du monde expérimental jusqu'à lui attribuer seul le privilège de la réalité. Ou du moins la spéculation est-elle fortement soupçonnée de ne pouvoir atteindre à une connaissance sûre et rigoureuse, de se mouvoir dans l'incontrôlable, dans l'invérifiable, alors que les sciences expérimentales ne progressent que par vérifications successives et rigoureuses. Voici donc qu'à l'encontre de l'idéal scientifique ancien, l'étude du domaine de la pratique en vient à prendre le pas sur la spéculation au point que l'on repousse celle-ci en marge des sciences authentiques et qu'on lui refuse ce qu'on pourrait appeler sa carte d'identité scientifique : la reconnaissance qu'elle atteint efficacement le réel en quelque manière. Le « pratique » a vaincu le « spéculatif » et tâche de le persuader qu'il n'est qu'un penseur utopique, que le monde qu'il prétend explorer est au moins inconnaissable, s'il n'est irréel.

Le malheur du mot *spéculatif* vient donc de sa conception comme contraire à *pratique*, l'un excluant l'autre. Il a pris le sens péjoratif de non pratique, d'irréaliste, d'imaginaire, en contre-coup de l'attribution du caractère de réalisme à *pratique*.

« Spéculatif » *dans l'histoire de la théologie.*

L'histoire de la théologie elle-même n'a pas réservé un sort beaucoup plus heureux au mot *spéculatif*, malgré le maintien des définitions scolastiques dans la tradition des écoles. Depuis la Renaissance, la théologie, et spécialement la théologie morale, a de plus en plus mis l'accent sur son aspect pratique au détriment de sa partie proprement spéculative. Nous n'en prendrons pour témoin que la scission qui s'est peu à peu opérée depuis le XVI[e] siècle entre une partie pratique de la théologie morale et une partie spéculative. Celle-ci n'a bientôt plus suscité qu'un intérêt limité et s'est peu renouvelée à côté d'une large efflorescence de la morale pratique qui a accaparé toute l'attention des théologiens à l'âge de la casuistique et des querelles probabilistes. La théologie morale s'est proposée alors pour but principal, sinon unique, de donner aux confesseurs des directives pratiques et très concrètes pour l'administration de la Pénitence, envisageant des cas, élaborant des solutions aussi précises, aussi détaillées et complètes que possible. Dans cette préoccupation, on ne demandait à la spéculation morale qu'un minimum de principes généraux établis et admis

une fois pour toutes, sans que l'on se souciât fort d'en revoir les bases pour les comprendre en profondeur.

C'est pourquoi nos actuels traités de morale, nos manuels, sont des œuvres de morale pratique, où l'on n'expose les fondements de la morale que d'une manière rapide et rudimentaire. La spéculation portant sur les principes de l'agir humain est abandonnée à des spécialistes rares, si l'on en trouve même, ou encore aux dogmaticiens, considérés traditionnellement comme des spéculatifs.

Mais voici qu'en théologie dogmatique elle-même, la spéculation est aujourd'hui battue en brèche par la vague de fond de la théologie positive élaborée selon les strictes méthodes historiques. Il n'est pas rare de rencontrer des théologiens qui accordent tout leur intérêt aux recherches positives en dogmatique et traitent ceux qu'ils nomment des spéculatifs et toute spéculation théologique avec une ironie narquoise où se lit la conscience d'être, comme positifs, les seuls à pouvoir faire du vrai travail scientifique en théologie.

Ici encore la spéculation est dévalorisée, considérée comme un travail de tête ardu, réservé à des spécialistes auxquels certains accordent une considération un peu naïve pour ce qu'ils savent maintenir leur intelligence sur les sommets éthérés du pur travail notionnel, tandis que d'autres ne voient dans leur labeur qu'une construction plus ou moins gratuite, élevée sur les bases mal éclairées et insuffisamment connues de l'Ecriture et de la Tradition, une œuvre où beaucoup d'imagination se mêle à de rares éclairs d'intelligence.

Ecrivant ceci, nous ne voulons aucunement diminuer l'apport irremplaçable des sciences positives à la théologie dogmatique et morale. Nous estimons l'étude positive nécessaire au théologien. Nous voulons seulement noter des positions extrêmes, pour les corriger.

Physionomie du « spéculatif ».

L'idée que l'on se fait du « spéculatif », même dans nos milieux ecclésiastiques aux fortes traditions théologiques, ne suscite pas toujours le désir de lui ressembler. On pourrait en faire une véritable étude de caractère. Le spéculatif, d'autres diront le théologien, se meut sur le plan de l'universel, des essences pures et semble ne pas apercevoir les réalités concrètes qui l'entourent. Il enferme hommes et choses en des catégories toutes faites, précises et strictement définies, avec l'assurance d'atteindre ainsi l'essentiel de tout, car les éléments concrets ne sont pour lui que des « accidents » négligeables. Le spéculatif s'est formé un système de catégories embrassant le réel entier, où toute opinion, comme tout être, doit se ranger sous peine d'être convaincue d'erreur ou d'inexistence. Il n'imagine pas une opinion neuve qui ne vienne corroborer la sienne propre ou prendre

place parmi les opinions adverses depuis longtemps réfutées. On ne peut le surprendre; on ne peut sortir de ses catégories autrement qu'en versant dans l'absurde. Pour lui, l'homme, avec tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait, n'est rien de plus qu'une branche de l'arbre de Porphyre.

Le spéculatif n'a pas le sens, ni le souci des nuances; il est tout d'une pièce, comme l'être et le néant, comme le oui et le non. Il vous accuse de compromission, sinon d'hérésie, si vous y ajoutez. Vous êtes pour lui tel qu'il juge votre idée, ami, si elle est vraie, ennemi, s'il l'estime fausse.

Le spéculatif décide de tout sur le plan des idées. S'il est question de bâtir une maison et que le projet lui plaise, il l'approuve fortement et appuie son avis de plusieurs raisons si profondes qu'on croirait qu'il y va des fondements mêmes de l'univers, ou si accessoires et inconsidérées qu'on s'étonne qu'un esprit vigoureux se décide pour elles. Mais il n'a pas songé à aller voir le terrain où construire, à s'enquérir des multiples conditions particulières qui entrent dans le projet. Il décide dans le vague de ses idées. Et quand la décision est prise et le projet approuvé, tout est pour lui virtuellement fait et il ne songe pas qu'il faudrait peut-être encore s'en occuper, et mettre, comme on dit, la main à la pâte. Pour le spéculatif, les choses matérielles sont de pures essences abstraites de la durée, de la quantité et des mesures précises qu'impose tout travail pratique. Il souffre d'une sorte de paresse particulière devant le travail de réalisation; il n'imagine pas que l'exécution pratique demande un effort propre, long et patient, attentif au détail.

Quand le spéculatif vous regarde, vous n'avez pas tout à fait l'impression d'être vu. Il aperçoit en vous un représentant de la nature humaine ou de quelque catégorie plus précise où il vous enferme : vous êtes « un » étudiant, vous êtes « un » professeur, vous êtes « un » prêtre, vous êtes « un » religieux; vous êtes toujours « un » quelque chose, mais vous n'êtes jamais pour lui vous-même, dans votre singularité personnelle, irréductible en son fond à toute catégorie universalisante, avec une valeur d'absolu. Le spéculatif aime des idées avant tout et les personnes ne sont pour lui que leur support. Car en somme, votre singularité personnelle n'est due qu'au mystère infrarationnel de la détermination de la matière première, et, au fond, dans l'ordre des idées, quelle différence y a-t-il : que vous soyez là ou que vous n'y soyez pas? Car personne n'est irremplaçable en ce monde et nous sommes tous de pures réalités contingentes qui succèdent à d'autres avant d'être remplacées à leur tour. Quant aux idées, aux grandes catégories humaines, le spéculatif les manie avec une assurance déconcertante pour résoudre d'importance les vastes problèmes

qui les concernent, sans songer même qu'il pourrait être utile de s'informer avec plus de détail et d'acquérir un brin d'expérience.

Voilà quelques traits du « spéculatif » tel qu'on peut se le représenter. Le portrait est un peu chargé ; sans doute le spéculatif n'existe-t-il pas à l'état pur, comme aucun type d'homme. Il est du moins une sorte d'esprit caractérisé par les tendances que nous avons dites. On pourrait d'ailleurs tracer un portrait parallèle de l'esprit pratique, du technicien, du positif.

L'acception dévaluée de « spéculatif ».

On peut donc définir le sens de *spéculatif* en français comme aussi dans les autres langues modernes, par ce qu'il désigne une forme particulière de connaissance ou d'esprit, opposée à pratique, positif, concret. C'est une vue des choses par les seules idées universelles, purement essentielles, abstraites de toute quantité et qualité particulière, impersonnelles, froides et insensibles ; idées organisées selon les lois de la pure logique, une connaissance de tête qui ignore le cœur, un savoir livresque et scolaire qui méconnaît la vie ; spéculatif désignera encore une connaissance du monde incontrôlable par l'expérience, suspecte d'être pure imagination, élaborée selon des vues fort gratuites, livrée à l'arbitraire subjectif et à ses contradictions.

Telle est à peu près la signification la plus courante de l'adjectif *spéculatif*, celle que le mot évoque au fond de notre conscience, quand nous le lisons ou l'entendons prononcer, et cette signification réelle, à la fois conceptuelle et affective, accorde au mot une valeur très différente de celle dont il jouissait autrefois dans les langues grecque et latine, même si notre définition est encore semblable à la leur. Pour les anciens, le « spéculatif » était un homme doué d'un sens de la réalité si vigoureux, d'une faim de l'être profond des choses si insatiable qu'il était conduit à dépasser le monde sensible éphémère en son mouvement incessant pour se livrer à la contemplation de la réalité spirituelle, seule nécessaire à ses yeux, seule absolue en son immutabilité. Aujourd'hui le « spéculatif » est celui qui manque du sens de la réalité au point de se construire une sorte de double du monde sensible, seul réel, un monde factice d'idées abstraites et de concepts logiques, sans prise solide sur les choses, sans efficace pour la pratique. Alors qu'il présentait aux anciens un idéal suprême et suscitait en leur cœur un attrait profond, le mot *spéculatif* ne provoque plus en nous qu'une répulsion teintée d'ironie, une impression de vide dans l'esprit ou bien la gêne à la seule représentation du travail spéculatif, de ce pénible effort de tête pratiqué sur des notions creuses et des concepts abstrus. Le mythe platonicien de la caverne est renversé.

La réalité pour nous, c'est le monde sensible et les idées spéculatives n'en sont plus que les ombres vaines.

Ce renversement, ou plutôt cet anéantissement de la valeur du mot *spéculatif* s'est opéré insensiblement au cours de l'histoire, et cependant c'est à peine si ce changement s'est manifesté dans la définition du mot par la nuance péjorative qu'il a prise peu à peu.

Effets néfastes de cette acception dévaluée : incompréhension de grandes thèses théologiques.

L'acception moderne du mot *spéculatif*, la valeur qu'il a prise toute contraire à sa signification ancienne, nous rend pratiquement incompréhensibles bien des affirmations, des opinions de la philosophie ancienne et de la théologie. Sans doute saisissons-nous ces opinions dans leur sens général, grosso modo, au plan des notions, mais nous n'en éprouvons plus guère la valeur humaine et la justesse. Lorsque saint Thomas affirme que la béatitude consiste dans un acte de l'intelligence plutôt que de la volonté, dans un acte de l'intellect spéculatif plutôt que de l'intellect pratique, vraiment nous avons grand'peine à le suivre et à partager son option. Une béatitude « spéculative » nous paraît peu désirable et n'excite que faiblement notre intérêt. Franchement on ne voit pas comment c'est dans la ligne du labeur spéculatif que l'on trouvera une joie débordante, une plénitude de vie telle qu'aucune peine ne soit à la mesure de sa consolation, et cette possession équivalente à celle de tous les biens réunis, par quoi Boèce définissait la béatitude, ni surtout un bonheur si précieux qu'on nous conseille de tout abandonner pour l'acquérir. Qui abandonnerait son père et sa mère, sa famille et tous ses biens pour l'amour d'une béatitude « spéculative » ?

La thèse de saint Thomas n'a donc rien, à première vue, pour soulever notre enthousiasme, parce que nous nous faisons une certaine idée dévalorisée de la spéculation et du « spéculatif ». A ce compte nous adopterions beaucoup plus volontiers la thèse franciscaine qui fait de l'acte de volonté ou de l'amour le constitutif premier de la béatitude. Nous ne comprenons même pas très bien comment saint Thomas a pu accorder le primat à la froide spéculation sur le pur amour. Cette thèse nous paraît étrange et assez peu chrétienne et évangélique, après tout. Mais cette étrangeté même de l'opinion de saint Thomas devrait mettre notre attention en éveil et susciter la question : avons-nous bien compris sa thèse et les mots qui l'expriment? La valeur des termes n'a-t-elle pas changé depuis lors, empêchant de saisir la portée et la justesse de l'opinion thomiste?

II. RECHERCHE DU SENS AUTHENTIQUE ET PUR DE « SPÉCULATIF »

Spéculatif en grec et en latin; élément central : l'acte de voir.

Il nous faut donc retrouver la signification première des mots *spéculatif* et *spéculation*, leur restituer la plénitude de valeur humaine qu'ils possédaient autrefois, si nous voulons comprendre les textes anciens, quand ils emploient ces termes très riches pour eux, si nous voulons estimer aussi à sa juste valeur la conception de la vie que se faisaient les anciens et le moyen âge : la spéculation en était le sommet, tant au niveau philosophique que sur le plan théologique.

Commençons par rechercher l'acception précise des termes grecs et latins dont a hérité notre *spéculatif*.

En grec, nous trouvons d'abord le substantif « *théa* » qui signifie : action de *regarder*; aspect; spectacle; lieu d'où l'on regarde, place au théâtre.

D'où vient le verbe « *theaomai* » : considérer avec étonnement, avec admiration; chercher à voir, examiner; être spectateur au théâtre; contempler par l'intelligence.

D'où le substantif « theôros » : spectateur aux jeux publics.

D'où le verbe « *theôrein* » : assister aux jeux publics; contempler un pays; contempler par l'intelligence.

D'où l'adjectif « *theôrètikos* » : qui aime à contempler, à observer; contemplatif, spéculatif (qui mène une vie contemplative).

Nous trouvons à l'origine du *speculativus* latin le verbe archaïque *specio* : regarder. D'où le substantif *species* : vue, regard; aspect extérieur; apparence, etc. D'où les substantifs *speculum* : miroir; *specula* : lieu d'observation, hauteur. D'où le verbe *speculor* : observer, guetter, espionner, être en observation d'en haut. D'où l'adjectif *speculativus* : spéculatif, contemplatif.

La simple lecture de ces diverses significations des correspondants latins et grecs de notre « spéculatif », nous révèle que le centre de son acception est l'acte de *voir*, de *regarder*. Ajoutons qu'il ne s'agit pas de voir n'importe quoi qui nous passe sous les yeux, mais de voir avec attention, de regarder un spectacle qui en vaut la peine, qui intéresse, qui attire le regard au point d'étonner, de forcer l'admiration. C'est ce qu'indique très bien l'usage grec de « *theaomai, theôrein* » pour désigner avant tout l'assistance aux jeux publics ou au théâtre, qui sont les spectacles par excellence, où vraiment l'on regarde de tous ses yeux, où l'on est pris tout entier par ce que l'on voit.

Le *speculor* latin insiste plutôt sur l'effort fait pour voir dans l'acte de regarder; il signifie regarder avec attention, guetter, épier une chose que l'on ne voit pas encore ou imparfaitement. Le terme grec désignait plus directement l'emprise de l'objet sur le sujet, forçant son attention; le latin insiste plus sur l'effort du sujet pour voir l'objet. Dans les deux langues, ces termes signifient : regarder avec attention.

Remarquons enfin que ni en grec, ni en latin, on ne rencontre une

nuance péjorative affectant « *theôrètikos* » ou *speculativus*. On distinguera bien, en philosophie, vie spéculative et vie pratique, intellect spéculatif et intellect pratique, mais on ne les opposera pas comme des contraires qui s'excluent; on les ordonnera comme le meilleur et le moins bon, comme le supérieur et l'inférieur et, si l'on présente le choix entre vie spéculative et vie pratique, ce sera sans conteste la première qui obtiendra la préférence.

Spéculatif en son sens premier et pur signifiera donc : celui qui aime à voir, à regarder un spectacle, sensible d'abord, spirituel ensuite.

La spéculation : regarder ce qui est, ce qui se fait.

Précisons encore pour définir *spéculatif* ce que veut dire : voir, regarder. Comme nous venons de le remarquer, voir n'indique pas seulement ici ce regard rapide que l'on jette sur une chose, sur un homme ou un événement, qui permet de dire qu'on l'a vu, sans qu'on lui ait porté assez d'intérêt pour s'arrêter à le regarder. Le sens est plus fort. Il s'agit de voir une chose qui attire l'attention, un objet qui s'impose à la vue, suscitant la curiosité, un spectacle qui affecte assez profondément celui qui regarde pour le transformer, en quelque manière, tout entier en un regard ouvert sur ce qui se passe, tendu pour voir ce qui arrive jusqu'en son détail. Il y a une passion de voir que tout le monde connaît.

Or la vue se manifeste là comme entièrement déterminée par ce qui est, par l'objet à voir; dans la vision celui qui regarde est absorbé en ce qu'il voit. La vue est ainsi le sens le plus capable de saisir ce qui est; c'est ce qui se passe, ce qui se fait, que l'on veut voir et c'est pour le mieux voir tel qu'il est en lui-même que l'on concentre sur lui toute son attention. L'ouïe aussi nous révèle les objets, les personnes; mais elle est comme placée au service de la vue, car ce qu'on entend au loin, on cherche à le voir et l'on s'approche pour le voir. La « spéculation » sensible, en ce sens, pourrait se définir comme une absorption du sujet dans l'objet par le regard pour prendre possession de son être.

Saint Augustin, dans ses *Confessions* (lib. VI, c. 8) nous fournit un excellent exemple pour nous permettre de saisir la puissance du regard et de la passion du spectacle [1]. Il raconte l'histoire de son ami Alypius :

1. Si nous utilisons ici des textes tirés des *Confessions* de saint Augustin, c'est parce qu'ils se prêtent le mieux à notre propos de découvrir la nature exacte de la spéculation telle que la concevaient les anciens. Saint Augustin, par sa tournure d'esprit réflexive, attentive à la psychologie humaine et combien pénétrant pour l'analyser, précis pour la décrire, est le mieux à même de nous aider dans notre tâche, comme nous allons le voir. Il a eu l'attention attirée par l'importance de l'acte de la vue dans la psychologie humaine et l'a décrit

« Ne songeant aucunement à lâcher la carrière du monde que lui vantaient ses parents, il m'avait précédé à Rome pour y étudier le droit, et là il fut pris dans des conditions incroyables d'une passion également incroyable pour les spectacles de gladiateurs.

» Il avait commencé par le dégoût et la haine de ces spectacles. Mais des amis, des camarades d'étude, qui revenaient d'un dîner, le rencontrèrent par hasard dans la rue; il eut beau refuser et résister énergiquement, ils lui firent une amicale violence et l'emmenèrent à l'amphithéâtre où se donnaient, ce jour-là, ces cruels et funestes jeux. Il leur disait : « Mon corps, vous pouvez le traîner et l'installer là-bas, mais est-ce que vous pouvez fixer de force mon esprit et *mes yeux* sur ces spectacles (oculos meos in illa spectacula intendere)? J'y serai comme absent et de la sorte je triompherai et de vous et d'eux ». Ces paroles n'empêchèrent pas ses amis de l'emmener avec eux : peut-être voulaient-ils voir s'il pourrait faire ce qu'il avait dit.

» On arriva, on se plaça comme on put; tout l'amphithéâtre brûlait des passions les plus sauvages. Alypius, *ayant clos la porte de ses yeux* (clausis foribus oculorum), interdit à son âme de se mêler à ces atrocités. Plût au ciel qu'il eût aussi bouché ses oreilles! Un incident de combat arracha à la foule tout entière une immense clameur qui le fit sursauter. Vaincu par la curiosité et se croyant prêt, quel que fût le spectacle, à le mépriser et à le dominer, *il ouvrit les yeux* (aperuit oculos) et il fut blessé dans son âme plus grièvement que ne l'était dans son corps celui *qu'il contemplait avec avidité* (quem cernere concupivit); il tomba et sa chute fut plus misérable que celle du gladiateur, cause de ces cris. Ils étaient entrés en lui par les oreilles, *lui ouvrant les yeux* (qui per aures intravit et reseravit eius lumina), pour frapper et abattre son âme plus téméraire encore que courageuse, d'autant plus faible qu'elle s'appuyait sur elle-même au lieu de s'appuyer sur vous comme elle l'aurait dû. *Aussitôt qu'il eut aperçu ce sang,* il s'abreuva de cruauté (Ut enim vidit illum sanguinem, immanitatem simul ebibit). Il ne se détourna pas du spectacle, au contraire il y fixa ses regards (fixit aspectum). Il en savourait à son insu la fureur, ravi par ces luttes criminelles, ivre de sanglante volupté. Ce n'était plus l'homme qui était venu là contre son gré, mais un individu de la foule où il s'était mêlé, et le digne camarade de ceux qui l'avaient amené. Qu'ajouterai-je? *Il regarda* (spectavit), il cria, il se passionna, il emporta de là une ardeur folle qui l'excita à revenir, non seulement avec ceux qui l'avaient entraîné, mais à leur tête et à en entraîner d'autres! »

On remarquera combien saint Augustin insiste sur les termes qui notent la vision; car c'est par la vue que la passion du cirque est entrée en Alypius. Il a bien remarqué la puissance de la vision sur le cœur de l'homme : par l'organe de la vue ce qui se passe hors de lui entre en lui et le bouleverse.

La spéculation spirituelle, perception de la réalité spirituelle.

Ces divers exemples nous maintiennent sur le plan de la réalité sensible, de l'organe corporel de la vue. « Spéculatif », en grec comme

très justement. Nous n'étudions donc pas pour eux-mêmes ces textes que nous allons citer; mais nous les considérons comme des témoins de choix, pour nous révéler la conception ancienne de la spéculation, dans la ligne des philosophes grecs, surtout platonisants, qui se continuera jusqu'au moyen âge.

en latin, en est venu ensuite à désigner aussi celui qui aime regarder les réalités spirituelles. C'est évidemment la philosophie qui a introduit ce sens par le jeu de l'analogie du langage. Spéculatif voudra donc dire : celui qui aime regarder un spectacle spirituel, chercher la Vérité, contempler le Beau, le Bon, au sens platonicien. Et de même que la spéculation d'ordre sensible était une sorte d'absorption du sujet dans l'objet par le moyen du regard, ainsi la spéculation philosophique sera une sorte d'absorption du philosophe par la réalité spirituelle qu'il aperçoit. Le spéculatif en ce sens ne sera nullement un songe-creux, mais celui qui a découvert une réalité spirituelle plus vraie que le semblant de réalité des choses sensibles, qui a été saisi par elle; elle s'est imposée à lui, à son regard intérieur, comme existante; il s'est épris d'elle jusqu'à la passion, jusqu'à ne plus vouloir vivre que pour elle, pour la mieux connaître. On peut définir ce spéculatif comme un amant de la vérité spirituelle. Et s'il néglige les réalités sensibles, ce n'est nullement par un manque du sens du réel, mais au contraire parce que ce sens est en lui si fort et si pénétrant qu'il ne peut se satisfaire de la connaissance du monde sensible dont l'être est tout mêlé de non-être et d'irréel, qui n'est pas à soi-même son fondement à être, voué à disparaître dans le mouvement universel.

La « spéculation » de la foi décrite par saint Augustin.

Nous demanderons encore à saint Augustin d'illustrer pour nous cette signification forte de l'adjectif « spéculatif ». Nous sommes transportés avec lui dans l'ordre de la foi et de la spéculation chrétienne. Dans ses *Confessions* encore (au livre VII, chap. 10), il nous décrit avec une justesse admirable un moment de « spéculation » dont il a été favorisé. Qu'on nous permette de commenter ce texte avec quelque détail; il vaut la peine d'une méditation attentive.

« Averti par ces lectures (néo-platoniciennes) de faire un retour sur moi-même, j'entrai sous votre conduite dans mon for intérieur; je l'ai pu parce que 'vous êtes devenu mon soutien'. J'y entrai et *je vis avec l'œil de mon âme* si peu pénétrant qu'il fût (*vidi qualicumque oculo animae meae*), au-dessus de cet œil de l'âme (*supra eundem oculum animae meae*), au-dessus de mon intelligence, la lumière immuable; non pas cette lumière vulgaire qu'aperçoit toute chair, non plus qu'une lumière du même genre, mais qui serait plus puissante, beaucoup plus éclatante, et remplissant de sa force tout l'espace. Non, ce n'était pas cela, mais une lumière différente, tout à fait différente (*aliud, aliud valde ab istis omnibus*). Elle n'était pas au-dessus de mon esprit, comme l'huile au-dessus de l'eau, comme le ciel au-dessus de la terre. *Elle m'était supérieure car elle m'a créé; je lui étais inférieur, ayant été créé par elle* (*superior quia ipsa fecit me, et ego inferior, quia factus ab ea*). Celui qui connaît la vérité la connaît et celui qui la connaît, connaît l'éternité. C'est la charité qui la connaît. »

Il s'agit bien ici de vision, de spéculation, au sens où nous les avons entendues : *vidi oculo animae meae*. L'objet de cette vue est propre

à toute vision, une lumière. Mais tout de suite saint Augustin éprouve le besoin de préciser qu'il s'agit d'une vue et d'une lumière très différentes de ce que nous avons coutume d'appeler ainsi. C'est une vision et une lumière d'un autre ordre que la vue corporelle de la réalité sensible, étendue. Cette lumière n'était pas simplement plus forte ou plus pénétrante que la lumière sensible qui laisse subsister des ombres et des obscurités et n'éclaire qu'une partie des êtres. C'était tout autre chose (*aliud, aliud valde*). Elle n'était pas simplement supérieure à la lumière sensible, comme le ciel est au-dessus de la terre, mais reste néanmoins du même ordre spatial. Il faut se souvenir ici que la grande difficulté de saint Augustin pour accepter l'existence de Dieu était son incapacité de concevoir un être qui ne fût pas étendu dans l'espace et mesurable, d'imaginer un pur esprit.

« J'étais incapable de concevoir une autre substance que celle qui est visible à nos yeux. Je ne vous concevais plus, mon Dieu, nous la forme d'un corps humain... ; mais qu'elle autre conception se faire de vous, c'est ce que je ne voyais pas ». — « Ce qui n'occupait point d'espace me paraissait *un néant, un parfait néant* (*nihil mihi esse videbatur, sed prorsus nihil*) et non un simple vide comme si on ôtait un corps d'un lieu et que ce lieu subsistât vidé de tout corps, soit terrestre, soit humide, soit aérien, soit céleste ; ce qui constituerait tout de même un lieu vide, quelque chose comme un néant spacieux » (*Confes.*, liv. 7, ch. 1).

Gardons-nous d'un étonnement facile et trompeur devant la difficulté de saint Augustin à concevoir un être spirituel et non spatial. Sans doute sommes-nous accoutumés, par l'enseignement chrétien traditionnel, à la notion d'esprit pur, à distinguer réalité spirituelle et réalité sensible, à admettre sans objection l'existence du monde spirituel. Mais si nous y regardions de près, si nous nous examinions en toute franchise, nous remarquerions que nous sommes restés au fond aussi matérialistes que saint Augustin en sa jeunesse. Si nous jugions de notre pensée véritable non plus tant d'après nos idées abstraites héritées de notre milieu, sans reprise personnelle, mais selon la pensée spontanée qui se révèle en notre action, en nos réactions directes devant le monde, nous devrions bien avouer que nous accordons souvent à ce qui est esprit une réalité plus imaginée et verbale qu'éprouvée, plus théorique qu'efficace et vivante, une valeur très limitée. Le matérialisme consiste justement à accorder la valeur de réalité aux seuls êtres sensibles, étendus, spatiaux, mesurés par le temps, sans parvenir à percevoir la réalité existentielle, dure comme sont les choses, de ce qui est spirituel.

Saint Augustin parvient donc ici à surmonter la réalité sensible pour apercevoir une réalité d'un autre ordre. Et comment décrit-il cet ordre nouveau d'existence ? C'est une lumière pour les yeux de l'âme. « Elle m'était supérieure, car elle m'a créé ; je lui étais inférieur, ayant été créé par elle ». Comme dans l'ordre sensible, il est toujours ques-

tion de « voir » et de « lumière » ; mais l'emploi des mots est ambigu ; il s'applique désormais à un ordre de choses inconnu, qui se découvre purement spirituel. De quelle vue, de quel œil, de quel regard s'agit-il ? De la vue qui perçoit l'être et le non-être, du regard de l'intelligence, de cette perception de l'esprit qui révèle l'être fondamental, le principe de tout être ; devant lui l'homme même qui regarde s'apparaît comme non-être par soi, simple créature. Cette lumière est la Vérité ; elle est l'éternité immuable, au-dessus, au-delà du temps. « Celui qui connaît la vérité, la connaît et celui qui la connaît, connaît l'éternité ». Cette lumière est souverainement aimable : « C'est la charité qui la connaît ».

La vue que décrit saint Augustin réunit donc ces traits : elle porte sur l'être ; non toutefois sur n'importe quelle forme d'être, mais sur une réalité nouvelle, transcendante au sensible ; celle-ci s'impose avec une telle force à celui qui la voit, qu'il disparaît en quelque sorte à ses propres yeux et reconnaît devant cette réalité première son propre néant par soi. Ce que saint Augustin voit est lumière ; ce n'est pas un objet éclairé par une lumière différente de lui, comme les objets de la vue sous les rayons du soleil ; c'est la lumière elle-même qu'il aperçoit et qui tombant sur lui le convainc d'être créé. Cette lumière est vérité. Non pas cette vérité abstraite de la pure logique, qui réunit les idées formées par l'esprit humain, mais une vérité qu'on peut bien appeler existentielle parce qu'elle consiste en une perception de l'être et du non-être, une perception directe et si puissante qu'elle anéantit en quelque manière l'homme qui en est le sujet. Cette lumière est éternelle, immuable en son être absolu, à l'encontre de la mutabilité de l'être de toute créature et de l'homme qui est comme un entre-deux de l'être et du néant, ne possédant pas l'être par soi.

Ce n'est pas enfin une froide lumière éclairant l'esprit sans mouvoir le cœur ; elle le bouleverse plutôt et excite la charité, et le lien de la lumière à l'amour est si étroit que seuls ceux qui l'aiment peuvent apercevoir et connaître la lumière : « Caritas novit eam ». Et saint Augustin résume toutes les caractéristiques de la lumière qu'il a perçue en cette unique exclamation : « O aeterna veritas et vera caritas et cara aeternitas ».

Précisons ce qui fait l'importance de la découverte de saint Augustin. Elle ne consiste pas en une idée nouvelle surgie dans son esprit, fût-elle même comme la clé de voûte d'un système philosophique, l'affirmation centrale qui organise une synthèse de pensée. Il y va de bien plus que cela : d'un renversement dans la perception de la réalité. Alors qu'auparavant saint Augustin n'accordait valeur de réalité qu'au monde perçu par les sens et considérait comme pur néant et chimère inconcevable l'idée d'une nature n'entrant pas dans l'ordre

du sensible et de la matière, voici tout à coup qu'il perçoit intérieurement, qu'il voit par l'œil de l'âme un être tellement réel qu'il convainc de néant cette réalité sensible si irréductiblement imposante, il y a un instant, et l'homme même qui connaît et qui voit. Ce qui était l'unique réalité devient comme néant, simple créature, et ce qu'on n'imaginait pas qu'il pût exister, acquiert la plénitude de la réalité absolue. Ce bouleversement atteint au fondement même de la vue de l'homme sur le monde parce qu'elle le touche en son existence, en son sens de l'existence. Saint Augustin est touché ici plus profondément que si on le frappait d'un glaive. Pourrait-il douter de l'existence du glaive qui le frappe? Voici que son âme est pénétrée jusqu'en son centre, en sa conscience d'être : elle voit qu'elle n'existe pas par elle-même devant Dieu, seul existant immuable. Saint Augustin est affecté au-delà de toutes ses idées, apprises dans les écoles, glanées dans ses lectures, ruminées dans ses méditations, élaborées dans ses entretiens avec ses amis. Vainement il les avait tournées et retournées; elles l'avaient convaincu seulement de l'incapacité où il était d'y voir clair; elles l'avaient laissé profondément insatisfait et torturé sans repos. Il se trouvait comme perdu à l'intérieur d'un labyrinthe dont il se prenait à douter qu'il lui livrerait jamais une issue. Mais voici qu'une lumière inconnue se révèle à lui, attirant ses regards avides; autour de cette réalité nouvelle et bouleversante l'univers va s'organiser à ses yeux d'une manière toute renouvelée.

C'est là une révolution dont l'ampleur fait songer à Descartes et à son Cogito. Mais alors que ce dernier posait au fondement de sa philosophie l'existence de l'homme pensant, Augustin pénétrait plus profond, parvenait à l'être divin, principe de toute existence, et fondait une théologie. Descartes et la philosophie moderne essayeront de créer un nouvel univers à partir de l'existence de l'homme; saint Augustin aperçoit l'être fondamental autour de qui gravite toute chose et veut lui soumettre l'homme tout entier et le monde.

« Vous êtes mon Dieu; après vous je soupire jour et nuit ». Encore une fois, l'objet de cette vue ou de cette ' spéculation ' n'est pas une vérité abstraite, la solution d'un problème que l'on discute; mais une réalité si aimable au cœur de l'homme qu'il s'éprend d'elle et, comme un amant, soupire jour et nuit après elle. Cet objet est une personne qui touche le cœur d'une autre personne et tout le livre des Confessions sera un dialogue entre elles.

« Quand j'ai commencé à vous connaître, vous m'avez haussé vers vous pour me faire voir *qu'il y avait quelque chose à voir, mais que je n'étais pas encore en mesure de le voir* » (*tu assumpsisti me ut viderem esse, quod viderem, et nondum me esse, qui viderem*). Nous trouvons ici une des expressions les plus justes d'un des caractères

de l'acte de foi. Augustin connaît, voit qu'il y a quelque chose à voir, et il en est bouleversé : mais il voit aussi qu'il est encore incapable de le voir. Il voit qu'il y a quelque chose à voir. Lui qui, malgré ses efforts et sa bonne volonté estimait pur néant ce qui ne tombait pas sous les sens, perçoit l'existence d'un être supra-sensible, non spatial, qui s'impose plus fortement à lui que la présence d'un corps. Il y a quelque chose à voir; l'esprit d'Augustin émerge du flot tumultueux des idées contradictoires où il se débattait et perçoit cette chose formidable, l'existence de Dieu, indubitable comme un fait, qui est là sans qu'on puisse empêcher qu'il y soit. Et cet être l'attire à lui par le désir d'exister et de vivre; il se présente comme bon à voir. C'était donc là une connaissance dynamique, mettant en mouvement l'esprit et le cœur d'Augustin vers un progrès continu dans la connaissance de cet être, suscitant en lui une tension extrême entre ces deux pôles : son propre néant et cet être mystérieux qui l'a extrait du néant et l'attire puissamment.

« Je n'étais pas encore en mesure de le voir ». Une connaissance mêlée d'inconnaissance; une vue qui n'est pas encore une vision. Ce n'est pas la ténèbre complète, car on voit quelque chose à voir, si bien que toutes les idées et les valeurs antérieures sont changées sous cette lumière nouvelle. Mais ce n'est pas encore la vision, loin de là. C'est un peu comme dans la nuit, la première lueur de l'aurore : on ne voit pas encore le soleil, mais on sent qu'il est là, qu'il approche, et sa lumière attire les regards vers l'orient. Connaissance propre à la foi; perception d'une existence, d'une présence, d'une lumière à venir et cependant éclairante déjà, qui engendre un mouvement de tout l'être pour la voir; mais nous ne pouvons l'apercevoir encore parce que notre vue est trop faible.

« Et vous avez ébloui la faiblesse de mes regards (*et reverberasti infirmitatem aspectus mei*) par la violence de votre rayonnement, et j'ai tremblé d'amour et d'horreur. Je me trouvais loin de vous dans une contrée étrangère (*in regione dissimilitudinis*), je croyais entendre votre voix d'en haut : « Je suis l'aliment des forts; grandis et tu me mangeras. Tu ne me transmueras pas en toi, comme la nourriture de ton corps, mais c'est toi qui seras transmué en moi ». Comment douter encore de l'existence de cette lumière dont il éprouvait la violence? Elle était si forte qu'il en avait comme mal aux yeux de l'âme. Cette lumière sur lui, sur son cœur, le faisait frémir d'amour et d'horreur, d'amour pour la voir, d'horreur de se voir si indigne, si dissemblable d'elle. C'était une lumière exigeante, qui voulait de lui qu'il devint semblable à elle, qui le transissait d'effroi à se voir différent d'elle. Mais cet effroi ne le rejetait pas à l'écart de la lumière : l'attrait de l'amour prévalait et l'effroi se mettait au service de l'amour pour indiquer à Augustin la voie de la similitude.

« Je suis l'aliment des forts : grandis et tu me mangeras ». Ce mode d'expression nous indique encore toute la réalité de la « vue » de saint Augustin. On ne se nourrit pas d'une simple idée; la nourriture est une réalité solide qui soutient l'homme dans son existence. Ainsi en va-t-il de la lumière qui doit produire en Augustin la vie et la croissance, ce lent progrès organique qui se développe peu à peu, transformant l'homme entier, si lentement qu'à peine aperçoit-on le travail qui se fait. Une nourriture si forte toutefois que tout le monde ne peut la prendre; elle convient aux seuls adultes spirituels.

« Tu ne me transmueras pas en toi, comme la nourriture de ton corps, mais c'est toi qui seras transmué en moi ». Nouvelle indication d'un renversement des valeurs humaines dont le centre n'est plus l'homme qui prend la nourriture, mais Dieu qui transforme l'homme à sa ressemblance, d'une transformation profonde et plénière atteignant l'être en son entier, comme fait la substance nourricière.

« Je connus alors que ' vous avez puni l'homme à cause de son iniquité ' et ' que vous avez fait sécher son âme comme une toile d'araignée ' ». C'est l'iniquité, c'est la faute morale qui cause les maux de l'homme; c'est elle qui le rend ' dissemblable ' à Dieu et provoque en lui le sentiment d'horreur devant Dieu. C'est le péché qui fait errer l'homme dans les ténèbres, loin de la lumière, et le rend incapable de la voir telle qu'elle est.

« Et je dis : n'est-ce donc rien que la vérité, parce qu'elle ne s'étale pas dans un espace fini ou infini? Et vous m'avez crié de loin : ' Allons donc, mais c'est moi Celui qui suis ! ' » Augustin étonné reprend son interrogation première : que vaut donc mon raisonnement? *n'était-il pas sot de dire que la vérité n'était rien pour n'avoir pas* d'étendue? Et la réponse lui parvient de loin, de la région supérieure où habite la lumière : loin de ne pas exister pour n'être pas étendu, je suis Celui qui suis, l'être par soi, fondamental.

« Et j'ai entendu, comme on entend dans son cœur, et je n'avais plus de raison de douter : il m'eût été plus facile de douter de ma vie que de l'existence de la vérité ' qui se manifeste à l'intelligence par la création ' ». Notation psychologique capitale et révélatrice : cette vue était si certaine, si indubitable, qu'Augustin aurait plutôt douté de son existence propre que de celle de cet être qu'il nomme vérité. Ici encore on pensera au Cogito de Descartes, au doute qu'il a vaincu; mais l'indubitable et le fondement de toute certitude n'est plus le « ergo sum »; c'est l'existence de la lumière de vérité qui fait pâlir la certitude de l'existence propre. Sur cette pierre angulaire ferme, Augustin réorganisera sa vue de l'univers, car l'univers et lui-même ne sont que des êtres relatifs autour de l'être absolu.

« Je regardai alors toutes les choses qui sont au-dessous de vous

et je vis que ni elles ne *sont* absolument, ni elles *ne sont pas* absolument. Elles *sont*, venant de vous ; elles *ne sont pas*, n'étant pas ce que vous êtes. Car cela *est* vraiment qui demeure immuablement » (*Confes.*, liv. VII, ch. 11).

Conclusion de la description par saint Augustin de la « spéculation » chrétienne.

Résumons les traits que nous a fournis l'analyse de cette merveilleuse page du Docteur d'Hippone pour notre dessein de découvrir ce que peut être l'authentique spéculation chrétienne. Saint Augustin nous livre son fondement, la « vue » qui en est le centre. Il s'agit bien de *voir*, de cet acte de l'esprit qui perçoit l'être, par opposition à ce qui n'est pas ou n'a que l'apparence d'être, acte de cette faculté de l'homme qui, au-delà de tous les êtres changeants et limités dans l'espace et dans le temps, est en quête de l'être absolu et immuable, sans accepter de repos avant de l'apercevoir. Ce n'est pas une recherche de pure intelligence, au sens où nous l'entendons communément, mais une quête de l'homme tout entier, cœur et esprit, amour et intelligence.

Mais voici que celui qui cherchait, sans pouvoir imaginer rien qui existât en dehors de lui-même et du monde spatial, est frappé d'une lumière intérieure inconnue, éloignée de lui comme ce qui existe par soi l'est de ce qui est néant par soi, un abîme entre les deux. Cette lumière lui fait voir qu'il y a quelque chose à voir et son incapacité encore de la voir telle qu'elle est. Elle l'invite à se transformer intérieurement cherchant à mieux la voir ; elle imprime en son cœur un mouvement pour la voir si profond que toute la vie d'Augustin sera désormais une quête de la vision, un progrès vers elle, où seront engagées aussi toutes les créatures. Nous nous trouvons au point de départ de toute la « spéculation » augustinienne, à cet instant décisif qui fait de sa vie entière une « spéculation », une recherche pour voir. Nous sommes aussi au point de départ de la théologie chrétienne qui est toute recherche de la foi pour voir, pour découvrir son objet, ' fides quaerens intellectum '.

Nous pourrions donc décrire cette spéculation comme l'acte de voir qu'existe l'être fondamental, créateur de tout être, sans le voir encore tel qu'il est. L'origine de cet acte, sa cause, n'est pas la puissance de l'intelligence humaine, mais cet être lumineux qui se révèle lui-même et s'impose au regard d'une façon si indubitable que l'on douterait plutôt de sa propre existence que d'elle. Son effet est tel qu'elle renverse toutes les catégories humaines et impose une vue nouvelle du monde. Elle atteint l'homme tout entier, esprit et cœur, et exige de lui qu'il oriente toute sa vie, toute son action morale à la fin de progresser dans la ' spéculation ' de cette lumière, vers la vision de son essence.

Spéculation passive et spéculation active.

Notons en outre une différence essentielle entre la « spéculation » du spectateur au théâtre ou au cirque et la « spéculation » spirituelle que nous a décrite saint Augustin. Au théâtre, au cirque, il existe une différence radicale entre le comportement du spectateur et celui des acteurs, des combattants aux jeux publics. Le spectateur est sans doute remué par le spectacle jusqu'à la passion; mais c'est à la condition de demeurer spectateur pur et passif, de ne pas devoir participer à l'action. Si on lui demandait de descendre dans l'arène, son plaisir se changerait en effroi, en crainte tremblante. Le spectateur est donc un homme non engagé, qui ne fait rien à l'action, qui n'est aucunement mis en question par elle, qui ne court aucun danger. Il existe donc une opposition entre le comportement du spectateur et celui de l'acteur, si bien que l'on ne peut être l'un et l'autre ensemble.

Au contraire, dans le cas de la « spéculation » spirituelle décrite par saint Augustin, il ne s'agit plus d'une « vue » désengagée, d'un regard jeté sur un pur spectacle, fût-il immatériel, comme un penseur contemple un système d'idées. Le spectateur, si l'on peut encore employer le mot, fait ici partie du spectacle, de l'action qui se joue. Il est saisi lui-même, atteint jusqu'en son être intime, mis en question tout entier, car il s'aperçoit comme un néant qui désire être devant l'être absolu qui lui donne tout ce qu'il est. Il est touché d'amour et d'horreur. Il est poussé dans un mouvement qui va le transformer complètement à l'image d'un autre que lui. Il ne s'agit plus d'une action corporelle limitée, comme aux jeux du cirque accordant à l'homme une perfection restreinte, d'être un bon gladiateur, par exemple; l'action exigée de lui va le marquer dans son être personnel : il sera un homme bon ou mauvais devant Dieu. La « spéculation » de l'être absolu porte une obligation également absolue sur l'homme : qu'il délaisse la « regio dissimilitudinis » où règnent le péché et l'iniquité, pour acquérir la ressemblance de la Vérité. Devant celle-ci le comportement du spectateur pur est inadmissible; il serait un refus de suivre l'exigence morale que porte la Vérité sur l'homme.

Cette différence entre le comportement du spectateur d'une réalité sensible et la « spéculation » de l'être absolu est capitale pour la relation entre la spéculation et la pratique, entre la contemplation et la morale. Ici action et spéculation ne s'opposent plus comme deux comportements contraires; la spéculation réclame l'action qui transforme l'homme comme le moyen d'atteindre à une spéculation plus parfaite. La spéculation donne sa fin à la morale directrice de l'action : la vision plénière de Dieu. « Je voyais qu'il y avait quelque chose à voir, mais que je n'étais pas encore capable de le voir ». C'est par l'action

morale que l'on devient « capable de le voir ». L'agir moral entre ainsi au service de la « spéculation ».

La béatitude dans la spéculation selon saint Thomas.

C'est en songeant à une telle « spéculation » que saint Thomas affirmera que la béatitude parfaite consiste dans un acte de l'intellect spéculatif, dans la vision, acte parfait de l'intelligence qui est notre faculté spirituelle de «voir ». C'est aussi selon cette acception plénière qu'il faut comprendre la conception thomiste de la théologie, contraire à celle de saint Albert, de saint Bonaventure; pour saint Thomas cette science est premièrement spéculative et secondement pratique, la spéculation fixant sa fin ultime à la pratique dans la vision de Dieu. Cette thèse, mal comprise, quand on conçoit la spéculation comme une œuvre d'intellectuels en chambre, fait imaginer la théologie comme une science désincarnée, abstraite, planant au-dessus de la vie chrétienne sans se rendre compte qu'elle se vide ainsi de sa valeur authentique. Pour un saint Thomas au contraire la vie morale chrétienne prend toute sa signification de son ordonnance à la « spéculation » de Dieu, au progrès dans sa révélation intérieure, vers la vision de ce qu'il est.

Spéculatif et contemplatif.

Nous avons recherché jusqu'à présent le sens authentique et fondamental du mot *spéculatif* en nous basant sur l'étymologie grecque et latine qui en fait un acte de la vue, corporelle et spirituelle : voir, regarder. Cependant le terme, en latin déjà, en français surtout, ajoute une nuance à l'acte de simple vision : celle de *chercher* à voir. En latin, *speculari* veut dire : guetter, épier, faire effort pour voir une chose qui va paraître. En français aussi *spéculation* signifie plus précisément chercher à voir, faire effort pour voir ou pour trouver une chose que l'on ne voit pas encore ou que l'on distingue mal. Cet élément d'effort pour voir a même pris le pas, dans la langue française aux perspectives plutôt psychologiques et subjectives, sur l'élément de simple vision d'un objet extérieur, qui était premier dans l'acception du mot. « Spéculation », en français, évoque d'abord cet effort de tête, d'organisation d'idées et de notions, qui constitue le travail de recherche de l'esprit, au point que le but de cette recherche, la vision, s'est estompé. Un spéculatif est un manieur d'idées; on l'opposera à l'intuitif, qui, lui, voit d'un coup la vérité ou ce qu'il faut faire. Dans une acception dérivée, on parlera même de spéculations boursières, où il n'est plus du tout question de voir pour le plaisir de voir, mais de rechercher, d'imaginer des arrangements profitables des valeurs boursières.

Il est donc utile en français de distinguer *spéculation* d'un autre terme qui désigne plus directement l'acte simple de vision spirituelle recherché pour lui-même : contempler, contemplation, contemplatif. Déjà d'ailleurs l'adjectif latin *contemplativus* servait, dans la langue philosophique, à traduire le θεωρητικός grec. On pourrait de la sorte distinguer contemplation et spéculation en disant que spéculation désigne l'effort pour voir la réalité spirituelle dont on voit qu'elle existe, qu'elle est bonne à voir, sans qu'on puisse encore la voir parfaitement. Toute la théologie est bien ainsi une spéculation, un effort de l'intelligence pour mieux voir et connaître la vérité qui s'est révélée à la foi; elle est l'œuvre de la « fides quaerens intellectum ». Mais il faut bien noter qu'ici l'effort de la raison n'est pas premier; il est comme un serviteur pris entre le « voir qu'il y a quelque chose à voir » et qui vaut la peine d'être vu, entre l'acte de foi premier, et une vue de plus en plus parfaite de cette vérité déjà confusément perçue. De cette manière, le théologien n'apparaît plus au contemplatif comme un rationaliste larvé; le travail théologique doit être au service de la contemplation. Celle-ci désignera plus directement l'acte simple de voir la Vérité divine, dans la mesure évidemment où la foi le comporte, cet acte où l'homme subit l'action divine révélante à la manière dont l'objet s'impose à la vue. Toutefois cette passivité primordiale requiert de l'homme son effort propre de raison, afin de mieux voir ce qui lui est ainsi révélé, découvert, dans le clair-obscur de la foi. De la sorte la contemplation appelle le travail théologique de spéculation et ne peut s'en dispenser, car Dieu veut que l'homme apporte son effort propre à l'œuvre de la révélation.

En somme, spéculation et contemplation désignent la même réalité : la vue progressive de la Vérité divine que la foi procure à l'homme; mais l'un désigne cette action humaine plus directement par son aspect de simple vision, sur un mode plutôt passif, l'autre par son aspect d'effort pour mieux voir, sur un mode plus actif et rationnel.

Chez saint Thomas cette distinction n'est pas faite et pour lui les termes *speculativus* et *contemplativus* sont pratiquement équivalents. On pourra donc traduire son affirmation : *sacra scientia est magis speculativa quam practica,* de cette manière : la théologie est une science plus contemplative que pratique ou active; cette traduction est plus évocatrice pour nous, par là plus exacte. Toutefois les deux termes sont d'origine historique différente. Saint Thomas emploiera *speculativus* dans les traités d'inspiration aristotélicienne (voir I, q. 1, a. 4; I^{a} II^{ae}, q. 3, a. 5). Il usera de *contemplativus* dans les traités où ses sources sont des auteurs spirituels chrétiens, comme dans le traité des états de vie (II^{a} II^{ae}, q. 179, 180).

Cette équivalence mise par saint Thomas entre *speculativus* et *contemplativus* unissant deux traditions différentes, la réflexion philosophique aristotélicienne et la pensée spirituelle et mystique chrétienne, nous prouve que la spéculation avait bien pour lui la signification forte et pure que nous a permis de dégager saint Augustin. Nous n'avons pas à nous attarder sur ce point; qu'il nous suffise de renvoyer le lecteur au traité des états de vie de la II^{a} II^{ae}.

Dès le début de ce traité saint Thomas note comme allant de soi l'équivalence entre *contemplativus* et *speculativus* : « Activum autem et contemplativum sive speculativum et practicum sunt differentiae intellectus » (II^{a} II^{ae}, q. 179, a. 1, obj. 2). Tout au long du traité, il utilise abondamment les textes de saint Grégoire en particulier et d'Aristote, pour étudier la nature de la vie contemplative, alors que le premier n'emploie jamais que l'adjectif *contemplativus* et le second seulement *speculativus*.

L'article 1 de la question 182 est spécialement significatif à ce propos. Pour établir la priorité de la vie contemplative sur la vie active, saint Thomas reprend les huit raisons qu'énumérait Aristote dans l'Ethique à Nicomaque (l. X, c. 7; 1177 a.17-b 4), en faveur de la primauté de la spéculation. Aristote y emploie les termes « theôrètikè, theôrein » traduits par *speculativa* et *specular* dans le texte latin utilisé par saint Thomas. Celui-ci farcit ces raisons de références scripturaires et patristiques où l'on peut remarquer la répétition des termes se rapportant à la vue, acte central de la spéculation : l'interprétation grégorienne du nom de Rachel en « visum principium », symbole de la vie contemplative, tandis que Lia, symbole de la vie active, est dite « lippis oculis, quia, dum occupatur in opere, minus videt ». Ensuite les citations des psaumes : ut inhabitem in domo Domini, omnibus diebus vitae meae, ut *videam* voluntatem Domini; — vacate et *videte* quoniam ego sum Deus; — in lumine tuo *videbimus lumen*. Notons encore dans l'ad 2, la citation de Boèce qui use du vocabulaire aristotélicien : « Humanas animas liberiores esse necesse est cum in se mentis divinae *speculatione* conservant ».

Il est donc manifeste que la signification du terme *speculativus* chez saint Thomas se situe bien dans la ligne de la pensée augustinienne et chrétienne autant qu'aristotélicienne.

On devra toutefois éviter à l'égard de saint Thomas une méprise que l'on s'étonne de trouver si commune : on croit connaître sa doctrine et on l'interprète, non pas d'après son texte, sérieusement et scientifiquement étudié, mais selon l'exposé diminué et partiel qu'en donnent les manuels modernes écrits ' ad mentem sancti Thomae ', ou selon l'enseignement incomplet reçu dans les écoles. On juge d'une pensée créatrice, pleine de la sève d'une foi vive et d'une raison géniale, par une scolastique vieillie et décadente, rationalisante, déformée par bien des vicissitudes, et sclérosée comme l'est tout enseignement humain traditionnel et séculaire. On se ferme ainsi le chemin vers une compréhension enrichissante de la doctrine d'un des plus grands et des plus profonds théologiens de l'Eglise; cela, par myopie intellectuelle et par faiblesse à pénétrer sous une rude écorce dans une pensée exprimée en une forme déconcertante, à première vue, pour le lecteur moderne non initié. Ce pain destiné aux adultes était trop dur pour la dent des petits enfants; ils l'ont jeté à terre en lui reprochant de n'être rien qu'une croûte sèche, de n'avoir pas le bon goût des friandises et de ne pouvoir nourrir.

Il faut bien avouer que l'on rencontre chez les scolastiques tardifs une spéculation dévalorisée, tournant à vide et peu productive, coupée des forces vives de la pensée moderne et se complaisant dans le raffinement logique, dans le travail d'accommodement aux problèmes nouveaux de thèses vieillies, admises à priori et comprises selon des perspectives trop étriquées. Mais ce n'est là que

l'ombre déformée de la spéculation telle que l'entendait un saint Thomas à la suite d'un saint Augustin. On ne juge pas de la valeur d'un arbre par les branches mourantes attachées à son tronc.

CONCLUSION

Nous avons essayé de dégager la signification profonde du mot *spéculatif* avec le halo de sentiments et le coefficient de valeur humaine qui l'affecte aujourd'hui. Spéculatif est devenu un terme à nuance péjorative, à valeur pauvre, qui, s'opposant à pratique, à positif, à expérimental, désigne un ordre de pensée pure, un monde humain soupçonné d'irréel, fait de catégories abstraites et mal vérifiables formées à priori suivant les lois de la pure logique; un monde qui est comme le double idéel et l'ombre du seul monde réel atteint par l'expérience sensible et les sciences expérimentales.

Nous nous sommes efforcé de corriger cette acception du terme *spéculatif* en recherchant le sens qu'il avait à l'origine dans la pensée grecque et latine, fondé sur l'acte de *voir* un spectacle sensible, puis spirituel, de voir ce qui se passe, puis l'Etre, le Bien, le Beau, etc. Nous avons trouvé dans les Confessions de saint Augustin une admirable expression de la ' spéculation ' chrétienne, de ce « voir qu'il y a quelque chose à voir quoiqu'on ne soit pas encore capable de le voir », principe d'une recherche amoureuse pour mieux voir l'être divin qui commence à se révéler. Dans cette ' spéculation ' s'opère une révolution pour l'homme tout entier : l'être absolu, dont il ne parvenait même pas à concevoir l'existence supra-sensible s'impose par lui-même à la vue au point de rejeter dans le néant par soi le monde et l'homme même qui voit. Le sens du réel chez l'homme est transformé : le réel premier n'est plus l'homme lui-même ou l'être sensible, mais Dieu seul. Cette ' spéculation ' première est au fondement d'un mouvement de recherche ' spéculative ' où l'homme est engagé tout entier, esprit, cœur, action, en vue d'atteindre la parfaite ' spéculation ' dans la vision de Dieu. Une telle spéculation n'est plus opposée à la pratique, à l'expérience sensible, mais elle l'entraîne à sa suite, pour son service, afin de transformer peu à peu l'homme à la ressemblance de la Vérité et de le rendre capable de la voir telle qu'elle est. Cette spéculation est l'acte de perception du réel divin au fondement de tout ce qui existe. Il serait ridicule à ses yeux de la soupçonner encore d'irréalisme, de l'accuser de se détacher de la vie pratique et concrète pour courir après des ombres. Elle n'est plus une pauvresse à qui l'on refuse l'entrée du temple de la science. Elle est la reine qui emploie à son service toutes les sciences humaines et leur accorde leur valeur authentique, leur portée d'éternité.

La Sarte-Huy Servais PINCKAERS, O.P.
Couvent des Dominicains.